

**L'Université des Femmes asbl diffuse les savoirs élaborés par et sur les femmes. Par des documents d'analyse mis à disposition via son site, elle souhaite favoriser les interactions entre féminisme et société.**

**Dans ce cadre, elle met en débat la confrontation entre les mouvements féministes et les grands courants spirituels, religieux ou laïcs.**



Texte d'ANALYSE  
n°01/2007

Publication : mars 2007

#### **L'auteure**

**La théologienne Ivone GEBARA, figure du mouvement écoféministe brésilien, interpelle les structures patriarcales de l'Eglise institutionnelle. Elle veut y ouvrir «un espace d'égalité de droits», y être reconnue comme citoyenne. Initiée au féminisme par les femmes pauvres des favelles de Récife, elle a développé un écoféminisme considéré dans une dimension d'éthique sociale, touchant des comportements concrets tels que gestion de l'eau, alimentation, ...**  
**Universitaire, Ivone GEBARA fait aussi lien entre les femmes des universités, des centres de recherche, les féministes des partis politiques et des syndicats.**

#### **Objet de l'analyse**

*Spiritualité et religion ont un rapport évident. Que ces dimensions puissent jouer sur la situation des femmes et devenir moteurs de mouvements féministes est moins évident. Les organisations religieuses ont historiquement contribué à conforter la domination patriarcale des femmes.*

*Comment des féministes d'Amérique latine, s'appuyant sur une conception écologiste des relations entre les humains et leur planète, réinventent une spiritualité qui valorise les apports des femmes dans la société, c'est ce que cette analyse explore avec vous à partir d'un exposé donné par Ivone Gebara, théologienne brésilienne éco-féministe*

**Ivone GEBARA**

## **ECOFEMINISME ET SPIRITUALITE CHRETIENNE**

### **INTRODUCTION**

Féminisme et religion n'ont, en général, pas souvent fait bon ménage. Il ne manque pas d'écrits féministes mettant en évidence à quel point et de quelle manière les organisations religieuses ont, de tout temps, contribué à l'infériorisation sociale des femmes, sur-valorisées mais aussi cantonnées dans des rôles d'aidantes, d'épouses soumises et, surtout, de mères. Dans notre pays, même si des liens se sont tissés entre mouvements de femmes et églises, un modus vivendi d'indifférence mutuelle s'est davantage organisé entre les militantes et les intellectuelles féministes, d'une part, et les institutions religieuses, d'autre part.

Cette situation évolue actuellement sous l'influence de deux facteurs sociaux principaux. Le premier correspond à un accroissement de la quête spirituelle de la société occidentale, en perte de repères idéologiques et inquiète des aspects parfois inhumains d'un capitalisme appliquant ses règles et sa marchandisation jusqu'au plus intime. Ce premier facteur semble concerner en priorité les femmes sans doute plus en recherche d'un sens à donner à une vie qu'elles ont pour vocation de transmettre et de préserver. Le second se dessine dans l'insistance de nouveaux groupements féminins, marqués par des origines étrangères, à interpeller les mouvements féministes traditionnels sur leur attitude

<sup>1</sup> *Le féminisme en Afrique du Nord*, Analyse n° 27/2005, Université des Femmes, octobre 2005, consultable sur le site de l'U.F.

<sup>2</sup> *Ecologie et féminisme, quelques femmes repères*, Analyse n° 25/2005, septembre 2005, consultable sur le site de l'U.F.

concernant les croyances et pratiques religieuses. Certains de ces groupes de femmes, s'organisant pour améliorer leur condition ou revendiquer leurs droits ou l'application de leurs droits, affirment prendre pour appui militant et émancipateur leur foi, leur pratique religieuse. Ces deux facteurs conjugués n'ont pas manqué d'attirer l'attention de l'Université des Femmes.

Après avoir entendu la féministe égyptienne Nawal El Saadaoui<sup>1</sup> évoquer la soumission séculaire des femmes musulmanes à des diktats religieux voilant leur tête et leur esprit au propre et au figuré, après avoir compris grâce à l'écoféministe indoue Vandana Shiva<sup>2</sup> les profonds liens symboliques tissés entre les éléments naturels et les femmes de sa région, l'Université des Femmes a invité Ivone Gebara, brésilienne, philosophe et théologienne. Dans ce texte, nous lui laisserons la parole. Elle s'exprime sur l'écoféminisme, mouvement aux racines internationales qu'elle incarne au Brésil et sur la spiritualité chrétienne qu'elle vit à la fois de l'intérieur – religieuse, elle a pratiqué les institutions catholiques brésiliennes – et de l'extérieur – adepte de la théologie de la libération, elle expérimente avec des groupes de femmes une approche alternative. A partir de ses travaux liés à l'écoféminisme, Ivone Gebara s'efforce de construire au quotidien un pont entre les mouvements sociaux, particulièrement les mouvements de femmes et les milieux académiques.

L'Université des Femmes situe l'héritage féministe comme un véritable mouvement social. Interroger les interactions entre ce mouvement et les grands courants spirituels, qu'ils soient religieux ou laïcs, comme la franc-maçonnerie qui fera l'objet d'une analyse prochaine, convient à ses objectifs de diffuser et produire du savoir féministe auprès des autres mouvements de femmes. L'association se veut également un trait d'union entre le monde académique et les mouvements sociaux, trait d'union à double sens, le mouvement social posant ses questions aux chercheuses et celles-ci tentant de fonder scientifiquement ces revendications et ces questions des femmes. Ecouter Ivone Gebara s'inscrivait donc bien dans sa démarche.

## 1. FÉMINISME, ECOLOGIE ET FOI : LE POINT

Ivone Gebara se déclare de la tradition catholique mais précise qu'elle parle au nom de la tradition chrétienne. De ce point de vue, elle souligne que la relation entre christianisme et féminisme a déjà été entamée depuis les années soixante - mais surtout depuis les années septante - au niveau des institutions religieuses. Il faut bien reconnaître que le féminisme n'a pas été le bienvenu dans le monde chrétien, à part quelques exceptions. Ce que l'on peut appeler la théologie féministe, au niveau de l'Amérique latine, reste une théologie marginale des lieux

officiels, c'est à dire des écoles de théologie, des séminaires, des paroisses, des temples. Les féministes n'ont pas vraiment droit de cité dans les institutions religieuses.

### 1.1. Ecoféminisme

Abordons tout d'abord la signification de ce terme dans le monde francophone, puisque c'est en France, dans les années septante, que ce mot est apparu. Il fut évoqué ensuite lors d'une conférence de féministes qui s'inquiétaient fortement de la situation de l'après-Tchernobyl, catastrophe nucléaire intervenue en Ukraine en 1986 aux conséquences environnementales et sociales importantes. Ces féministes se sont dit : « nous ne pouvons pas rester sans réagir parce que cette destruction liée aux centrales nucléaires et aux autres types de production atomique, a des conséquences pour toute l'humanité mais, surtout, atteint spécialement les femmes ». En effet, à partir de la division du travail de nos sociétés, ce sont les femmes qui procurent la nourriture aux enfants. Les retombées radioactives polluant l'eau, le sol et les productions alimentaires les ont ainsi particulièrement touchées. Il y a eu des documents montrant de manière impressionnante le désespoir des femmes, d'abord de femmes enceintes, ensuite de femmes qui allaitaient et qui étaient convaincues qu'elles transmettaient, par leur propre corps, une alimentation nocive à leurs enfants.

Le souci de ces féministes françaises, à l'époque, se marquait dans l'expression de leur volonté de faire quelque chose pour changer cette société « sans contrôle », cette société qui, non seulement, exploite la main d'œuvre féminine, place les femmes en second (le deuxième sexe !), mais aussi utilise les ressources naturelles sans aucun souci du maintien de la vie. Enrichi par cette réflexion française, le mouvement écoféministe est ensuite arrivé en Amérique latine. Il s'est inspiré de mouvements similaires présents dans d'autres pays comme l'Inde avec, notamment, Vandana Shiva dont les livres ont été traduits en Portugais. L'écoféminisme allemand et l'écoféminisme Nord américain sont intervenus également, chacun avec leurs caractéristiques particulières.

En Amérique latine, il y a très peu de femmes écoféministes. Ivone Gebara, elle-même, s'est présentée plutôt comme féministe pendant très longtemps et ensuite, comme elle embrassait la préoccupation de certaines collègues de l'Inde et d'autres de Russie dont elle lisait et répercutait les articles, les gens ont commencé à lui dire : « tiens, vous êtes une éco-féministe ». Elle a donc été baptisée éco-féministe par les autres. Ceci dit, la sociologue souligne qu'en Amérique latine, le mot est peu connu et le mouvement plutôt faible. Seulement trois groupes, et bientôt un quatrième, existent au niveau de l'Amérique latine dont un en Argentine et un au Chili. Au Brésil, on ne peut pas vraiment parler d'un

groupe mais plutôt de personnes – et Ivone Gebara en fait partie - qui réfléchissent et veulent inclure dans la réflexion féministe, la réflexion écologique.

## 1.2. Spiritualité

Qu'en est-il des liens entre féminisme et spiritualité chrétienne ? Une chose à souligner d'abord, c'est que les féminismes en Amérique latine ont commencé à se développer, depuis les années quatre-vingt, en dehors des églises chrétiennes. Il faut donc évoquer des féminismes laïcs parce que les églises constituent une espèce de front contre le féminisme, mouvement qui pose des questions dérangeantes. Par exemple, les églises rejettent les féministes qui abordent la question de la sexualité et la question du plaisir. Les femmes, dans ces mouvements, disent « Nous avons le droit au plaisir. Nous ne sommes pas seulement des objets de plaisir mais nous avons aussi le droit au plaisir ». Ce que l'Eglise récuse !

Les féministes parlent aussi de la limitation de la natalité et de la décriminalisation de l'avortement, de sa légalisation. Toute cette thématique est très mal perçue par les églises qui considèrent les féministes comme des personnes qui veulent changer la tradition. Ivone Gebara déclare avoir été, avec d'autres féministes, accusées par les églises d'être « celles qui dérangent la stabilité de la famille ». C'est sans doute la raison pour laquelle, à partir des années quatre-vingt, se développe l'idée que la spiritualité n'est pas liée à une institution religieuse. C'est dans ce sens aussi que plusieurs féministes se disent : « Nous avons été formées dans le christianisme et nous ne sommes plus des chrétiennes mais cela ne veut pas dire que nous n'avons pas une spiritualité ». La spiritualité n'est donc pas, comme on l'a cru pendant longtemps, du seul domaine du christianisme. Ainsi, pendant toute une période, les féministes se déclarèrent sans religion et sans foi.

Aujourd'hui, cela change. Il est intéressant de noter que les féministes d'Amérique latine disent qu'elles n'appartiennent pas à une organisation religieuse, à une église, mais qu'elles ont une spiritualité. Pour comprendre cette affirmation, il faut se souvenir que, traditionnellement, quand on parlait de spiritualité chrétienne, dans les milieux chrétiens, notamment les milieux catholiques, on y ajoutait des spécificités : on parlait, par exemple, de la spiritualité chrétienne augustinienne avec une influence de Saint Augustin ou de la spiritualité chrétienne ignacienne avec celle de Saint Ignace et ainsi de suite. On pouvait également aller plus loin en parlant de spiritualité chrétienne thérésienne, franciscaine ou jociste, du monde ouvrier chrétien.

Malgré les quelques femmes connues pour leurs connaissances et expériences spirituelles – comme Sainte Thérèse d'Avila -, la

spiritualité a toujours été une affaire d'hommes. Ce sont eux, les grands producteurs de spiritualité, et les femmes se cantonnent jusqu'à présent dans un rôle de consommatrices de spiritualité. Ivone Gebara remarque que, vu de l'intérieur de l'institution catholique, s'il y a eu au long de l'histoire du christianisme beaucoup de femmes qui ont fait œuvre intellectuelle à partir de leur propre vie, leur propre originalité, tout se passe comme s'il fallait une approbation masculine. Les femmes qui ont pris une position non convenue, ont été considérées comme marginales, voire comme sorcières. La spiritualité, dans la ligne du christianisme, est donc bien une affaire d'hommes. Elle s'enracine d'ailleurs dans une représentation d'un dieu à visage masculin. Même si d'aucuns considèrent que la figure du Christ condense en lui l'humanité masculine et féminine, on n'en trouve pas trace dans la tradition officielle des églises chrétiennes. Ce caractère un peu androgyne de Jésus a été considéré comme marginal.

Il importe aussi de souligner, pour développer la thèse que le féminisme contient aussi une dimension spirituelle, que lorsqu'on évoque la vie spirituelle, dans la tradition chrétienne, on l'oppose à la vie matérielle. La spiritualité a quelque chose à voir avec le ciel, avec le royaume de Dieu, avec notre vie la plus profonde. Cette spiritualité duale amène à poser qu'il y a, d'un côté des valeurs terrestres et, de l'autre, des valeurs célestes mais que ces dernières sont les plus importantes. En 2007, le Pape Benoît XVI se rendra au Brésil et participera à la conférence épiscopale rassemblant tous les évêques brésiliens. Ivone Gebara a été invitée par une revue du Nicaragua à examiner le document préparatoire à cette rencontre afin d'y repérer ce qui concernait les femmes. Elle a ainsi découvert avec stupéfaction que la seule vocation féminine mise en avant dans ce texte était celle de la maternité. Pas un mot sur les femmes, dont des chrétiennes, qui ont lutté, qui ont donné leur vie, qui ont été assassinées en Amérique latine parce qu'elles ont lutté avec les armes de la justice. Pas un mot, par exemple, des «Mères de la place de Mayo de Buenos Aires»<sup>3</sup> qui ont lutté pendant des années. Toutes ces luttes ont été escamotées. La vocation de mère est la seule mise en évidence.

De même, dans ce texte, la figure exemplaire qui est proposée aux femmes est celle d'une sainte italienne qui, dans le siècle dernier, s'est sacrifiée pour son enfant. Cette mère de famille, à nouveau enceinte, attendait son quatrième bébé et était très malade au premier mois de sa grossesse. Son médecin lui ayant fortement déconseillé d'avoir cet enfant, elle a décidé de mourir pour permettre la naissance. Cela a été considéré comme un martyr et un modèle.

Même s'il faut respecter le choix de cette femme, les féministes estiment qu'on ne peut pas présenter ce personnage comme l'idéal de la maternité dans le monde.

<sup>3</sup> Mères de la Place de Mai : Le mouvement des Mères de la place de Mai (En espagnol: Asociación Madres de la Plaza de Mayo) regroupe des Argentines dont les enfants ont disparu sous la dictature militaires des années 1976-83. Elles estiment leur nombre à 30.000. Depuis près de 30 ans, ces mères se battent pour retrouver leurs enfants enlevés par la dictature militaire. Elles portent des foulards blancs en mémoire de leurs enfants disparus et se rassemblent chaque jeudi sur la Plaza de Mayo (Place de Mai) au centre de Buenos Aires.

Cet exemple illustre l'opposition forte, dans la spiritualité, entre les valeurs terrestres et les valeurs célestes. Cette femme a toute la gloire dans le ciel, mais sur la terre, elle laisse des enfants orphelins. On peut le lire symboliquement comme ceci : laisser des enfants seuls sur terre ne pose pas problème, parce qu'il s'agit d'une situation terrestre.

Le plus important, c'est de sauver les principes abstraits. Les chrétiennes féministes, elles, interpellent l'église et lancent la réflexion sur la nécessité de mettre toujours en référence les principes abstraits avec la réalité concrète de la vie.

## **2. FÉMINISME, ECOLOGIE ET FOI : LES LIENS**

### **2.1. Ecologie et foi**

L'aspiration des femmes à une dignité qui leur est propre touche au sens de la vie. Quand une femme pose le choix d'orienter son énergie, son action – et d'en payer les conséquences – en faveur de groupes humains qui sont opprimés à cause de leur sexualité, par exemple, il y a là quelque chose de très profond. Cela signifie qu'il y a dans le féminisme, une foi dans la dignité des femmes. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une foi dans la dignité des hommes, mais la priorité est accordée aux femmes étant donné leurs souffrances particulières, surtout dans les milieux pauvres. Cette foi dans le droit à la dignité des femmes fait le lien avec la spiritualité. Dans leur droit de choisir ce qu'elles veulent de leur vie, il y a aussi l'affirmation, entre autres, de choisir ou ne pas choisir d'être mère. Cette foi, cette spiritualité, présentes dans le féminisme, mettent les femmes en mouvement car elles ne peuvent croire que l'oppression actuelle que les femmes subissent, en Orient, en Occident, en Amérique latine, en Asie, en Afrique, représente le dernier mot de leur histoire. Les femmes préfèrent parier sur la justice dans les relations, sur la possibilité du bonheur - même si c'est un bonheur fragile-, sur la connexion profonde avec un sens de la vie non limité par des ordres, des lois qui affirment que leur royaume est le monde domestique et que leur couronne se tresse avec leur maternité.

Ce combat mené en société, avec et parfois contre les institutions religieuses, est un combat à la fois extérieur et intérieur. Dans le contexte latino-américain où le christianisme est intégré dans la culture, les références chrétiennes sont fortes et la culpabilité instillée par le christianisme reste toujours très présente. En externe, les chrétiennes féministes mènent un combat pour changer le contenu des théologies, proposer d'autres lectures de la Bible comme le font les musulmanes avec le Coran. En interne, elles s'investissent dans un travail personnel destiné à se retrouver elles-mêmes, à se dire qu'elles ont droit à être des



personnes et à être respectées. Ces combats, menés sur deux fronts, touchent au pouvoir sacré masculin. Ce pouvoir masculin est contesté dans son rôle de pouvoir représentatif de la transcendance, de pouvoir représentatif de la spiritualité. Ces seuls paris pour une autre compréhension du pouvoir menacent les hommes qui refusent alors d'ouvrir une place à l'intérieur des institutions à cette démarche et à ces femmes, porte-paroles du mouvement.

## **2.2. Ecologie et féminisme**

Le christianisme s'est construit fondamentalement avec des symboles masculins, Dieu le père – principe masculin - , Dieu le fils – principe masculin – et Dieu esprit saint, principe également perçu comme masculin même si, en hébreu, le mot « esprit » est un mot neutre. Dans le christianisme, le monde symbolique de l'amour, de la bonté, du partage, du don de la vie, du sacrifice, qui fait partie de la spiritualité chrétienne possède un symbolisme masculin. On ne peut l'ignorer puisque l'exemple suprême de l'amour est un homme, Jésus, qui a donné sa vie, qui a été crucifié. Le symbole principal du partage est un homme ! C'est le reflet de nos sociétés et sans doute, également, du continent latino-américain.

Le féminisme interroge l'absence de symboles plus inclusifs et réclame d'introduire l'amour féminin - le partage féminin - non pas comme dépendant du masculin, mais avec sa propre autonomie, sa propre consistance, sa propre capacité de relation avec le masculin. Dans cette même perspective, les spiritualités fortement centrées sur l'humain, - même si on ne peut mettre de côté cette référence anthropologique puisque nous sommes des femmes et des hommes - ont contribué à une notion de domination de la nature comme si la nature devenait un simple objet pour les êtres humains, un objet d'exploitation et de consommation. La Terre est réduite à un objet de profit – l'homme vide ses poches de gaz, extrait son pétrole, vend et achète ses ressources, dévie ses cours d'eau, pollue son eau - et n'est pas considérée comme une entité vivante.

La spiritualité écoféministe intervient pour indiquer que nous ne vivons pas dans un univers où il y a, d'un côté, les êtres humains et de l'autre côté, la terre et les écosystèmes mais que nous sommes interdépendants, que notre vie dépend les uns des autres, les unes des autres. La clé de cette spiritualité, c'est ainsi de ne plus voir la terre comme un objet, mais de voir l'être humain comme faisant partie du corps de la terre. Cette spiritualité souligne que la Terre est vivante et qu'elle peut mourir plus tôt par nos propres œuvres de destruction, d'introduction d'engrais, de saletés, de pollutions. L'objectif de cette surexploitation n'est pas bio-centrique - pour la vie de tous et de toutes -, l'objectif est le profit

d'une génération, de l'élite d'une génération.

Les groupes écoféministes chrétiens n'ont pas l'image d'un saint collé au mur, mais la figure d'une Terre bleue qui est leur corps. On vient de la Terre et on retourne à la Terre. C'est notre corps vivant, vivant de différentes manières. Le capitalisme réduit la Terre à un objet au service du capital. La spiritualité écoféministe est une spiritualité contre les excès du capitalisme, contre la perversité des projets économiques d'exploitation de la Terre.

Quelques théologiennes vont en effet jusqu'à dire que nous sommes tous et toutes - avec la terre, avec le cosmos - le corps de dieu, d'un dieu dont on ne connaît pas le visage, dont le corps est un mystère plus grand. C'est dans ce sens-là que les spiritualités féministes et écoféministes agissent et montrent que les femmes ont une voie, qui n'est pas séparée des hommes, mais à partir de laquelle elles peuvent considérer et inviter les hommes non pas comme des maîtres mais comme des amis.

Ce point de vue semble insupportable pour les églises parce que la société et la culture n'ouvrent pas d'espace pour les développements d'une égalité qui ne se réduise pas à une parité. Il ne s'agit pas seulement d'une concession à faire mais bien d'admettre que les développements d'une nouvelle anthropologie, d'une nouvelle philosophie, peuvent amener en douceur quelque chose de différent. En Amérique latine, il y a des groupes très significatifs. Dans un couvent de religieuses mexicaines, écoféministes, jamais les moniales ne disent « au nom du père, du fils et du saint-esprit », mais elles disent plutôt « au nom de la source de la vie, au nom de l'amour qui nous habite, au nom de l'effort que nous faisons pour devenir les sœurs des autres, .. », autant de formules qui témoignent d'une spiritualité beaucoup plus inclusive, à laquelle les personnes étrangères aux organisations religieuses peuvent participer et se sentir bien.

Cette spiritualité qui est affirmée et cherchée par le mouvement féministe dont se revendique Ivone Gebara, en plus de promouvoir de nouvelles relations, met l'accent sur le silence, nécessaire pour pouvoir s'écouter et, partant, s'aimer tel qu'on est. Il ne s'agit pas seulement d'écouter la voix de l'autre sur soi – ce qui est important – mais d'écouter aussi sa propre voix et de faire silence pour cela. La démarche concerne aussi la respiration.

Chez quantité de mouvements de femmes, en Amérique latine - mouvement des femmes agricultrices, mouvement des femmes sans terre -, il y a toujours, avant de parler, un « moment de spiritualité » où on écoute une musique, on reste en silence, on s'écoute, on fait attention à la vie quotidienne, aux choses qui arrivent, aux plantes qui ont poussé,



à celles qui n'ont pas poussé, à l'enfant qui a pleuré, à l'autre qui est malade. On essaie de reprendre l'ordinaire de la vie car c'est cet ordinaire qui est le lieu de la spiritualité et non les images dans les églises ou les mots compliqués. La spiritualité est évoquée aussi pour prendre conscience de l'interdépendance entre hommes-hommes, hommes-femmes, femmes-femmes, entre générations, entre l'humain et la Terre, le cosmos ... avec l'humble reconnaissance de l'ignorance humaine dans tant de domaines encore.

Le caractère spirituel de l'écoféminisme se construit à partir de cette conscience grandissante que l'humain fait partie d'un corps sacré, sacré non dans le sens traditionnel de la séparation entre sacré et profane, mais sacré dans le sens où toute vie est concernée par toute la Vie. Les vies humaines sont en rapport avec l'air, les plantes, les animaux, même les plus petits. La spiritualité, selon les femmes, touche aussi au besoin de se nourrir, de manger de la manière qui leur est propre des aliments qu'elles ont préparé elles-mêmes. Par exemple, les femmes, lors d'activités organisées par les institutions religieuses, déplorent qu'on y propose de la nourriture préparée industriellement et non les gâteaux et sucreries qu'elles ont cuisinés avec toute leur personnalité. Elles prennent conscience que cet acte – cuisiner - fait lien avec elles-mêmes, leurs souffrances féminines, leurs maladies féminines, leurs peurs féminines, les angoisses qu'elles peuvent développer, la peur de la mort, la mort elle-même. De cette manière, ces femmes qui s'ouvrent à ces dimensions de spiritualité, se réapproprient des moments très simples comme le début de sessions qui s'organisent ici et là. Elles font le choix de ne pas avoir de lieux physiques spécifiques à leur spiritualité mais préfèrent parler du choix politique, culturel et spirituel qu'elles posent, de la densité spirituelle qu'elle voient dans la vie et qui participe du sens-même de leur vie.

### 3. CONCLUSION

#### 3.1. Chrétienne, catholique ?

A l'instar de ces moniales qui tentent de recréer leur liturgie à partir d'un langage inclusif et à partir de leurs expériences de vie, être chrétien, être chrétienne ne nécessite donc pas forcément d'agir dans le cadre d'une approbation ecclésiastique c'est à dire donnée par l'institution catholique. On pourrait dès lors poser la question de la distinction entre église et secte, mais là n'est pas notre propos. Pour Ivone Gebara et les écoféministes chrétiennes, c'est une erreur de croire que l'on est chrétien seulement lorsqu'on a cette approbation. Ces femmes moniales féministes se sentent ainsi, pour la plupart, libérées du fait que, pour être chrétien, pour être chrétienne, il faut avoir cette

approbation ecclésiastique officielle. Celle-ci représente un point de vue et ces femmes en développent un autre. Ivone Gebara utilise l'analogie avec un gouvernement qui découragerait de mener des actions de justice, d'amour du prochain mais ne pourrait pas empêcher les citoyens, les citoyennes qui le jugent utile de les organiser malgré tout. Si les femmes, si des chrétiens, croient que cela en vaut la peine, il faut le faire et ne pas laisser aux seules institutions catholiques officielles la propriété de la tradition chrétienne.

### 3.2. Et en Belgique ?

Les participant-es à la conférence donnée par Ivone Gebara ont poursuivi son exposé d'un débat au cours duquel les discriminations basées sur le sexe ont été évoquées en lien avec les institutions catholiques, la vie des chrétien-ne-s en Belgique.

Par exemple, dans une église catholique, il est impossible de se confesser chez une femme. Si ce n'est pas vraiment un droit bafoué en tant que tel, le choix pourrait être offert de se confesser à une femme plutôt qu'à un homme.

Autre exemple : les curés de paroisse, en Belgique, sont payés par l'Etat. Cela représente environ 3500 emplois temps plein non ouverts aux femmes. Il existe donc une discrimination directe pour celles qui souhaitent ce type de fonction dans la société. Il y a, par contre, des auxiliaires paroissiales dont la grande majorité sont des femmes qui s'occupent de l'organisation du culte, de la catéchèse et de l'animation paroissiale et de la formation au catéchisme. Ces personnes, souvent très dévouées, sont salariées mais ne sont pas dans l'Eglise catholique avec le statut de curé et leur statut légal, mal défini, est moins intéressant que celui des prêtres<sup>4</sup>.

On peut aussi évoquer les soins palliatifs qui, en Belgique, sont majoritairement assurés par des femmes mais qui ne peuvent assister leurs malades aux derniers instants parce que la confession et le sacrement de l'extrême onction sont réservés aux prêtres.

Plus largement que l'égalité des droits ou l'égalité formelle, il y a aussi tout ce qui ressort de l'égalité dans les représentations, dans le regard que l'on porte sur les femmes. A ce niveau-là, l'Eglise catholique pose toujours de nombreux problèmes tant dans son discours que dans les représentations qu'elle propose de la femme. Il y aurait beaucoup à faire dans ces domaines sans oublier la réinterprétation des textes bibliques dans lesquels s'inscrit l'infériorisation de la femme.

<sup>4</sup> Le financement par l'Etat fédéral des ministres des cultes et des délégués du Conseil central laïque, Commission des Sages du Ministère de la Justice, novembre 2006, pp 50-53

### 3.3. Plus largement ...

Ivone Gebara, imaginant poser la question « est-ce que les églises bafouent vos droits ? » à un auditoire de femmes pauvres du Brésil, estime que leur première réaction serait négative mais que, si un travail éducatif était mené avec ces femmes, elles se rendraient peu à peu compte des inégalités et des violences. Elles feraient la distinction entre des violences explicites comme celle, visible, qui déforme le visage d'une femme battue par son compagnon ou celle des jeunes filles qui ont été sexuellement abusées. Elles vont prendre conscience que les seuls groupes qui réagissent à ce genre de violence sont des groupes de femmes ou, parfois de voisins, mais pas les églises. Dans cette assemblée de femmes de milieux pauvres, elles vont se rendre compte, non pas lors de la première réunion, mais peut-être à la dixième, que les églises ne les soutiennent pas vraiment dans ce genre de situation. L'une va dire « mon mari m'a agressée fortement, je suis allée en parler au pasteur et le pasteur m'a répondu que je devais supporter et ne rien dire pour ne pas devenir une cause de scandale ». Mais où est le scandale ? La plus grande violence, c'est la violence cachée et, notamment, celle des institutions. Une autre violence, c'est celle que l'on ne ressent pas comme telle. Ainsi, les églises n'ont jamais parlé du sacrifice rédempteur des femmes au quotidien. Ce sont les femmes qui maintiennent les conditions de la vie dans les périodes de troubles, de guerre ou de conflit, en Amérique latine comme ailleurs. Pourtant, ce ne sont pas elles qui apparaissent comme les personnages importants de l'histoire. Et dans l'histoire officielle de l'église qui est aussi une histoire masculine, les femmes existent seulement en tant que dispensatrices ou consommatrices d'aide, jamais en tant qu'occupantes ou créatrices de lieux de pouvoir.

Donner l'extrême onction à un mourant, c'est exercer un pouvoir symbolique important. Celui qui donne ce sacrement permet à quelqu'un d'aller en paix. C'est un énorme pouvoir que les hommes ne veulent pas donner aux femmes. Pour une femme qui vit ses derniers moments, même si elle n'a pas envie d'ouvrir son cœur à un homme, elle y est obligée si elle veut se confesser : l'image de Dieu, dans le catholicisme, est une image masculine et c'est seulement ce dieu masculin qui pardonne. Des femmes, féministes, chrétiennes, sont en train de dire autre chose. Elles posent que le mystère, tout en s'incarnant dans un visage masculin et féminin, va bien au-delà de cette représentation.

La violence symbolique n'est pas perçue immédiatement. Elle s'exprime, par exemple, lorsque l'on marche dans une ville et que l'on se rend compte que toutes les statues de héros de la patrie représentent en grande majorité des hommes. Le symbolique vous montre

publiquement où est le pouvoir. Il désigne sa place. Le pouvoir est dans les mains du masculin, des hommes, que ce soit en politique ou dans le monde économique. Le symbolique en est le reflet et met le masculin dans le pouvoir des images et des mots, dans le langage. Cela peut aller plus loin. Bush, président des Etats-Unis, invoque le nom de dieu le père dans ses discours annuels. La religion se met alors au service d'un pouvoir à caractère impérial. Au Brésil, il existe un lobby de députés évangéliques dans lequel tous parlent au nom de Jésus, au nom de Dieu. Ce lobby affirme suivre l'Evangile au plus juste. Cette violence symbolique, présente dans les religions où n'existe pas d'égalité entre les hommes et les femmes, véhicule une légitimation pour les inégalités sociales, non seulement les inégalités de classes sociales mais aussi les inégalités de genre, les inégalités entre hommes et femmes, les inégalités de couleur de peau, les inégalités de la sexualité – homosexualité / hétérosexualité – c'est à dire que cette violence symbolique empêche le respect de ceux et celles qui sont différents.

Les églises ont ainsi beaucoup de pouvoir sur les corps féminins. Par exemple, elles contrôlent la démographie en disant aux femmes « Ayez tous les enfants que Dieu vous envoie ». Le symbolique permet aussi de prôner la loi du masculin aussi bien à travers les femmes que les hommes. A l'inverse, un homme est parfois mieux situé pour faire la loi au féminin. L'église exerce une oppression, une violence symbolique avec la notion d'un dieu père tout puissant. Les féministes chrétiennes préfèrent dire que l'amour, la tendresse, l'espoir, la solidarité les animent.

### **Comment associer spiritualité et activisme ?**

Des groupes de femmes ont imaginé de remplacer le mot « militant », trop proche des notions de guerrier, par le mot « mutant ». Etre « mutant-e » : être d'abord le changement pour soi-même, de soi-même. Cela reflète bien la spiritualité au féminin qui n'est pas un privilège des femmes, mais une spiritualité incarnée dans la vie quotidienne, dans les petits gestes, où les mots ne sont pas des armes ou des pièges. Changer le vocabulaire est une piste.

Au Brésil, existent plusieurs groupes d'hommes qui sont alliés des féministes, qui travaillent souvent avec elles et déconstruisent cette espèce d'identité guerrière que la culture patriarcale a plaquée sur les hommes. Ils participent à des séminaires, des ateliers, dans le but de changer cette symbolique violente du masculin et cela représente un espoir important. C'est aussi un fruit du féminisme d'inviter les hommes à repenser leur propre identité, étant donné que si les femmes changent leur identité, cela invite les hommes à évoluer également. Les luttes féministes ne visent pas qu'une amélioration pour les femmes, elles

contribuent également à œuvrer pour plus de social, de partenariat, de réciprocité pour l'ensemble de la société.

Ivone Gebara est conseillère d'un mouvement brésilien qui s'appelle « Catholiques pour le droit à décider ». Cela signifie, par exemple, décider sur sa sexualité, décider si une femme veut, peut, a choisi d'être mère. Ce mouvement est ainsi confronté à des questions difficiles. Lorsque, par exemple, une jeune fille ne veut pas un enfant conçu lors d'un viol, il estime qu'elle a le droit de choisir de ne pas le vouloir. En même temps, il sait que c'est toujours très dur, que ce n'est pas une chose anodine. Ce groupe prône le « droit à choisir » et veut aider les hommes, les femmes, à apprendre à choisir.

---

## **DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES**

*disponibles à la Bibliothèque Léonie La Fontaine de l'Université des Femmes*

- GEBARA I., *Le mal au féminin - Réflexions théologiques à partir du féminisme*, éditions L'Harmattan, Paris, 1999
- GEBARA I., *Les eaux de mon puits*, éd Mols, Bierges, 2003
- *Pour libérer la théologie. Variations autour de la pensée féministe d'Ivone Gebara*, DAVIAU P. (dir), Les Presses de l'Université Laval, Corporation canadienne des sciences religieuses, Québec 2002.
- CARON A., compte-rendu du livre *Pour libérer la théologie. Variations autour de la pensée féministe d'Ivone Gebara*, DAVIAU P. (dir) in *Recherches féministes* n°2, GREMF, Université de Laval, Québec, 2003

**Texte rédigé à partir de la conférence-rencontre d'IVONE GEBARA sur le thème « ECOFÉMINISME ET SPIRITUALITÉ » organisée le 10 octobre 2006 à Bruxelles par l'Université des Femmes asbl et Amazone.**